

Entre secret et sacré : l'écriture féminine de Geneviève
Brisac et Liliane Atlan / Isabelle Meuret. — Extrait de :
Revue des lettres et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. —
N° 9 (2003), pp. 307-318.

Notes au bas des pages.

I. Anorexie. II. Appétit, Troubles de l'.

PER L1037 / FL133482P

ENTRE SECRET ET SACRÉ: L'ÉCRITURE FAMININE DE GENEVIÈVE BRISAC ET LILIANE ATLAN

Isabelle MEURET
Facultés Universitaires Catholiques de Mons

Anorexie. Il a suffi pour en triompher momentanément du moins, de ces quelques pages que je viens d'écrire à plume abattue.

André Gide

La taille zéro de l'écriture ou écriture faminine

N'y a-t-il pas de l'indécence, voire de la provocation, à vouloir parler de nourriture dans deux œuvres traitant d'anorexie? Ne risque-t-on pas d'être confrontés à son indicible absence? Au contraire. À en croire Thierry Vincent, les aliments qui n'ont guère accès au corps trouvent refuge dans l'esprit des anorexiques et saturent leur monde imaginaire¹. Les écrivains français Geneviève Brisac et Liliane Atlan font ce triste constat dans leurs autobiographies respectives: tandis que la première admet que «la nourriture envahit [s]a vie, [s]on corps remplit [s]on espace mental», l'autre confesse qu'«[e]lle, qui se veut tout esprit, ne pense plus qu'à manger»². En succombant à la tentation du vide, ces championnes du jeûne se retrouvent aussitôt la proie de leurs obsessions. Elles nous livrent deux textes émouvants, *Petite* (1994) et *Les Passants*

(1) Thierry Vincent, *L'Anorexie*, Paris, éditions Odile Jacob, 2000, p. 83.

(2) Geneviève Brisac, *Petite*, Paris, éditions de l'Olivier, 1994, p. 27; Liliane Atlan, *Les Passants*, Paris, Payot, 1988, p. 19. Toute autre référence à ces deux textes renvoie à ces éditions.

(1988), où s'égrènent les tristes années d'une adolescence passée à se laisser mourir de faim.

Notre propos est avant tout de comprendre comment l'anorexie se joue en prélude de l'écriture. Le corps doit-il être délesté de tout signe - la chair, si encombrante - pour que puissent affleurer les mots prisonniers de leur gangue? *La taille zéro de l'écriture* est ce procédé de création à la frontière entre corps et écrit où se conçoivent les figurations - représentations subjectives, débarrassées d'observations cliniques encombrantes et souvent biaisées - de l'anorexie. Un important corpus de témoignages sur la privation alimentaire existe; il constitue ce que nous appelons l'écriture *faminine*. La «faim» en soi acquiert un sens grâce aux textes qui, en donnant naissance à leurs auteurs, participent d'un acte éthique³. La lecture détaillée de deux histoires vraies nous permet de rendre compte du passage subtil de la nourriture aux mots: une transsubstantiation qui s'accompagne d'un rejet maternel et d'un appel au père. L'anorexie est une folie secrète s'ouvrant à un espace sacré, la négation d'une vie reçue menant à l'affirmation d'une existence choisie.

Les récits de Geneviève Brisac et de Liliane Atlan se ressemblent en plus d'un point. Il s'agit clairement d'autobiographies, les auteurs passant du «elle» au «je» en fonction des divers moments de la narration. Les épisodes de crise du passé mettent en scène la jeune Nouk dans *Petite*, et *Non* dans *Les Passants*: la distance s'installe par rapport à une période qui n'est plus et dans laquelle les deux narratrices peinent sans doute à se reconnaître⁴. Mais dans l'urgence, notamment lors de l'«arrestation» de Nouk qu'on emmène à l'hôpital, il n'y a pas d'autre alternative pour Geneviève Brisac que de se replonger dans le récit à la première personne. Quant à Liliane Atlan, c'est par le «je» qu'elle revit ses dialogues avec son

(3) À propos de ces deux concepts – *la taille zéro de l'écriture* et l'écriture *faminine* – et pour un panorama de la littérature portant sur le thème de l'anorexie, voir Isabelle Meuret, «L'Anorexie ou l'expression d'une faim en soi», *Revue des Lettres et de Traduction*, n°8 (2002), pp. 373-380. Les deux œuvres analysées ici dans le détail étaient déjà brièvement présentées dans cet article.

(4) Au sujet de Geneviève Brisac, voir Antoine Jurga et Jean-Christophe Planche, *Écritures autobiographiques*, Lille, CRDP du Nord – Pas-de-Calais, 1997, p. 39, ainsi que tout le chapitre 3 sur l'autobiographie.

frère adoptif et se souvient qu'elle est née pour écrire. «Elle» appartient au passé; «je» pense maintenant et se projette dans l'avenir dès lors qu'elle a trouvé sa destinée.

Petite est un récit d'initiation: une fille de treize ans décide qu'«[elle] n'aura plus jamais faim» et, après de nombreuses tribulations, évolue à tâtons vers la guérison (*Petite*, 9). *Les Passants* se présente comme une allégorie - presque une prière - divisée en dix louanges. *Non* a quatorze ou quinze ans, la guerre est finie; elle est «une jeune fille [qui] se laisse mourir de faim» (*Les Passants*, 15). *Non* est son prénom, un déni; *Mais je m'en sortirai*, son nom de famille, laisse augurer un dénouement favorable. Une même motivation unit ces deux adolescentes: la recherche d'un secret, d'un idéal. Quant à leur salut, il réside dans l'intérêt qu'elles portent aux autres tout en renonçant à une vaine perfection. Mais c'est sans compter avec l'écriture qui, aujourd'hui encore, est leur raison d'être⁵.

La marche du funambule chez Geneviève Brisac

La jeune adolescente de *Petite* s'engage en anorexie comme on entre en religion, c'est un choix délibéré. «Cela faisait comme un champ d'exploration immense, la découverte d'un territoire sauvage et secret. Je n'avais aucun secret», déclare-t-elle d'entrée de jeu (*Petite*, 9). L'anorexie est une pathologie de la dissimulation: la nourriture est cachée, les contacts sont évités, les mensonges accumulés. Nouk, alias Geneviève, se garde bien de confier ce secret de crainte d'être imitée par d'autres. Elle aime la compétition, c'est sa façon à elle de se distinguer et, finalement, d'exister. Sa décision catégorique de ne plus manger tombe suite à la contemplation d'un dessert particulièrement alléchant:

Sur la table roulante de la cuisine, contre le mur, le gâteau aux noix rayonnait. La cuisine était dans l'ombre, le chocolat brillait. Une roue noire piquetée de demi-noix parfaites, blanches, absolument pas tachées de chocolat. Je lui ai dit adieu pour toujours. (*ibid.*)

(5) Les deux auteurs sont très prolifiques. Geneviève Brisac est écrivain mais aussi éditrice de romans de jeunesse à l'École des Loisirs. Elle vient de consacrer un essai de littérature sur les femmes, *La Marche du cavalier*, Paris, éditions de l'Olivier, 2002. Liliane Atlan a publié récemment *Petites Bibles pour Mauvais Temps*, Paris, L'Harmattan, 2001.

Renoncer à la tentation signifie le désengagement de Nouk par rapport aux plaisirs qu'offre le monde extérieur (45). La nourriture se consomme en famille, elle est une monnaie d'échange. Hors, la jeune fille ne supporte plus le «terrible rituel» des repas et désire à tout prix «[r]ompre le cycle de la lourdeur, de l'avidité, des déchets, du trop» (25, 31). Tout aliment est désormais redouté et Nouk renonce à ses «trésors»: bouts de mimolette, carreaux de chocolat, galettes bretonnes, pains aux raisins et autres crêpes aux amandes disparaissent de son univers (10). La gratification gourmande est remplacée par l'ivresse du jeûne. Les pâtes, les pommes de terre, le riz, le pain, le sucre, les gâteaux, le camembert, et les glaces suivent le même chemin. Nouk se repaît désormais de tables de calories et d'ouvrages de diététique. Elle mange des mots.

La nourriture est le premier outil de communication dont nous disposons; elle est liée tant aux besoins qu'aux émotions⁶. En évitant de s'alimenter, Nouk «échappe aux chaînes alimentaires, à toutes les chaînes» (31). Une telle privation équivaut à une retraite hors de l'espace et du temps, où le contrôle et la maîtrise de soi sont les mots d'ordre. Le corps en déroute de la puberté doit être muselé, bâillonné. Lacan interprète l'anorexie comme étant *manger rien* plutôt que *ne pas manger*⁷. Il s'agit d'accueillir un vide en soi, de rechercher les délices capables de rassasier un être qui ne se contente plus des substances délétères absorbées jusque là. Nouk déclare ne plus manger non pas pour mourir, mais pour ne plus grandir. Elle ne rejette pas complètement la nourriture mais veut en absorber «le minimum. Ce qu'il faut pour durer» (*Petite*, 9). L'anorexie de Nouk trahit de ce fait une angoisse face au vieillissement et à la mort. La jeune anorexique recherche désespérément une mystérieuse ambrosie, gage d'éternité, mais qui en réalité la fige dans ce que Bernard Vialettes nomme «une enfance momifiée»⁸.

Comme s'en expliquent les auteurs de *La Faim et le corps*, la valeur symbolique de la nourriture est extrêmement complexe. En tant que

(6) Susie Orbach, *The Hunger Strike*, Londres, Penguin Books, 1993 (Faber & Faber, 1986), p. 33. Ma traduction.

(7) Jacques Lacan, *Séminaire IV: la Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 184.

(8) Bernard Vialettes, *L'Anorexie mentale, une déraison philosophique*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 28.

représentant de la mère, son acceptation ou son rejet en dit long sur les échanges de cette dernière avec son enfant⁹. Mais si on observe effectivement cette «manœuvre de déplacement» dans l'anorexie, il n'en reste pas moins que c'est l'«incorporation» ou l'«introjection» qui pose davantage problème. Julia Kristeva précise que les interdits alimentaires apparaissent lorsque la frontière entre deux éléments ou deux identités n'est plus respectée¹⁰. Les relations mère-fille - Nouk évoque par ailleurs un «renversement des places» entre son arrière-grand-mère et sa grand-mère malade, et donc injustement «doublée par sa fille» - où les rôles se confondent en sont une illustration. La mère est d'abord idéalisée, puis dépersonnalisée. Son portrait est purement fonctionnel: elle est philosophe et écrit des feuilletons pour la télévision. Elle ne répond pas aux messages de Nouk et délègue sa prise en charge thérapeutique. Cette mère apparaît lors des conflits mais est totalement absente des moments-clés qui émaillent la guérison de sa fille.

Face à cette démission, Nouk pourtant si jeune s'improvise mère de substitution pour sa sœur cadette, qu'elle gave de friandises défendues et de livres interdits. L'approvisionnement clandestin du bébé lui permet de s'alimenter par procuration. Ce commerce secret fait partie du problème plus général de Nouk, à savoir la gestion des échanges et la dépendance qu'ils entraînent. Les anorexiques éprouvent les pires difficultés avec la nourriture, mais également avec le langage, l'argent, la sexualité et la maternité, pour autant que celle-ci devienne l'une de leurs préoccupations. Nouk vole des livres pour gagner de l'argent pour nourrir la petite sœur. Pour ce qui est de l'amour, elle ne parvient pas à se donner à celui qui l'accuse de refuser «tout, [à] tout le monde, [e]n tout temps, en tout lieu» (*Petite*, 110-11). Quand aux enfants, elle clame haut et fort qu'elle n'en aura pas puisque, déjà incapable de déféquer, comment pourrait-elle accoucher? (15-16). Ces propos traduisent bien ce que Kestemberg et Decobert ont appelé «la confusion de la génitalité avec

(9) Évelyne et Jean Kestemberg, Simone Decobert, *La Faim et le corps*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Le fil rouge, 1994 (1972), pp. 196-98.

(10) Julia Kristeva, *Sens et non-sens de la révolte. Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, Paris, Fayard, coll. Le livre de poche, biblio essais, 1996, p. 35. Les références qui suivent renvoient à cette édition (SNSR).

l'oralité et dans l'analité» (Kestemberg *et al.*, 151). Tout ce qui menace la limite entraîne une maîtrise exacerbée du corps, et l'anorexique se barricade alors derrière des barrières d'obsessions répétées à l'infini.

La nourriture est souillure, et il faut à tout prix s'en protéger. Nouk en arrive alors à distinguer les bons aliments - légers, des mauvais - caloriques - qu'elle s'empresse de vomir (*Petite*, 70)¹¹. Animée d'un «grand désir de pureté», elle tient à «protéger son intégrité» en avalant des litres d'eau est en se lavant sans cesse, purifiant «le dedans et le dehors» de son corps, «cet objet intenable» (34, 76). L'impur est ce qui viole une limite, explique Kristeva, et il est aussi résolument du côté maternel, puisqu'il relève d'un espace archaïque et physiologique dont il faut se défaire pour qu'advienne le symbolique (Kristeva, *SNSR*, 35-36). Mais Nouk tombe sous le couvert de lois tyranniques qui la font basculer dans un intégrisme dangereux. Funambule, elle vacille entre absolu - elle «veu[t] de l'ordre et de l'immobilité» - et absurde - en «marche sur un fil, en route vers la perfection» (*Petite*, 57). Affamée de liberté, elle se retrouve piégée dans ce qu'elle nomme «[s]on univers parallèle, où tout est difficile, où rien ne va de soi» (34). Dans ce nouveau monde, le «système parfait se détraque», et l'anorexie qui se voulait délivrance échoue en un lamentable «esclavage» (70). Nouk est une rebelle, une gréviste de la faim, une «extrémiste» fomentant une «guérilla» (78, 65). Plus tard, elle devient même «anarchiste» (105). Mais sa révolte se retourne contre elle-même; ses activités de résistante ne sont qu'une offensive morbide qui ne lui garantissent pas un gramme d'autonomie.

Geneviève Brisac veut comprendre ce qu'elle appelle «le temps où j'étais folle» (63). Elle fait état d'une conviction étrange, celle que toutes les jeunes filles qui sombrent dans l'anorexie partagent «une raison commune et secrète» qui porte sur la question existentielle de la vie et de

(11) Cette dichotomie entre les aliments soi-disant bons et mauvais se retrouve souvent dans les discours des nutritionnistes. Voir Margaret Mead, «The Changing Significance of Food», in *Food, Culture: A Reader*, sous la dir. de Carole Couhihan et Penny Van Esterik, New York et Londres, Routledge, 1997, p. 15. Ce phénomène n'est pas nouveau puisque Claude Lévi-Strauss écrit déjà sur ce thème à propos de sociétés primitives dans *Le Cru et le cuit* (1964).

la mort (78). L'auteur évoque aussi la culpabilité, «le poids déplacé d'une faute» qui pousse à ces dérives alimentaires (78). Au lecteur de comprendre si les nombreux décès que l'on tait - notamment ceux des grands-parents - n'y sont pas pour quelque chose. En effet, Nouk évoque presque incidemment «l'ombre des morts [qui] fait son sale boulot» (74). Devons-nous aller plus loin et souligner ces nombreuses références aux Juifs que Geneviève Brisac glisse dans son récit? La faute évoquée plus haut renvoie-t-elle à une histoire familiale particulièrement difficile? Y a-t-il une culpabilité à vivre quand d'autres ont péri? Nouk est en tout cas hantée par une phrase récurrente, «les Juifs se sont laissés tuer comme des moutons», et par un livre de photos insoutenables qu'elle cache dans la bibliothèque: *Treblinka* de François Steiner. Auparavant, elle se plaint de ses pieds plats, se demandant s'il ne s'agit pas là d'une «invisible marque de fabrique» des petites filles juives (42), affirmation qu'elle dément aussitôt dans la ligne suivante. Par contre, elle se souvient un peu plus loin de son arrière-grand-mère - justement aux pieds plats - enterrée sans doute par un rabbin, «très à cheval sur les affaires de nourriture» et qui «ne mange[ait] que des carottes râpées... une bonne tactique pour vivre vieux» (43). Face à l'angoisse de la mort, l'anorexie permet de suspendre le cours du temps dans une non-vie qui, paradoxalement, repousse la mort éternellement (Violettes, 13).

À l'absence de nourriture et de communication se substituent petit à petit les mets et les mots. Nouk dévore des livres mais rencontre aussi des gens qui, comme elle, cherchent un sens à leur vie. Elle participe à des réunions d'activistes, mange tant bien que mal, et continue de façon obsessionnelle à «[s]ouligner des livres, faire des résumés, prendre des notes» (109). Désormais, écrire et lire sont les deux pôles de son existence. C'est finalement en renouant avec son grand-père, homme lâche, peu courageux, «avec une sorte d'humour juif rentré» et qui ne l'entretient que de vécilles - «une manière d'écrivain» - que Nouk se remet à manger, l'air de rien (116). Ses nombreuses lectures et cette relation simple et saine avec le vieil homme lui redonnent l'envie de vivre. En abandonnant le code rigide qui sous-tend la privation alimentaire, Nouk renonce à ses chimères et est prête pour l'action. La venue à l'écriture se devait de passer par cet état transitoire où l'être fait table rase pour se recréer. La marche du funambule n'oscille plus entre absurde et absolu;

Geneviève évolue allègrement sur le fil des mots avec lesquels elle tisse aujourd'hui de bien nombreuses histoires.

Les nourritures célestes de Liliane Atlan

Faire référence aux victimes de l'Holocauste lorsque l'on traite d'anorexie a quelque chose de profondément dérangent. Maud Ellmann souligne cette apparente incohérence car, selon elle, le génocide d'un peuple n'a rien à voir avec le refus volontaire de s'alimenter des jeunes filles¹². Pourtant, Liliane Atlan ancre délibérément son autobiographie dans l'Histoire. L'anorexie de *Non* dérive d'une part d'une mutilation infligée par une mère mélancolique - elle s'appelle *Je me meurs* - qui «interdit de vivre» (*Les Passants*, 20). D'autre part, le jeûne forcené de Non est une réponse à la souffrance de son frère adoptif, rescapé des camps de concentration. *Non* revit dans son corps le traumatisme de la Shoah; son corps est une tombe, un mémorial pour ceux qui n'ont pas survécus à la guerre. L'auteur s'en explique à Bettina Knapp, sa biographe:

Après la guerre, plus rien ne me semblait possible. L'homme et ses dieux sont morts dans les camps, on peut le dire ainsi, les abstractions rassurent. Les récits de mon frère étaient beaucoup plus vrais. Je les vivais, des nuits entières, je cessai de manger¹³.

Le docteur Tomas J. Silber souligne la disproportion des cas d'anorexie dans la population juive, phénomène qu'il met en rapport avec les problèmes d'intégration que ce peuple a toujours connus. Il ne faut cependant pas négliger l'influence des textes religieux où il est question d'interdits alimentaires; ceux-ci conditionnent à une certaine méfiance en la matière. Une autre explication est que les traumatismes passent souvent

(12) Maud Ellmann, *The Hunger Artists: Starving, Writing, and Imprisonment*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1993, p. 5. Il est intéressant de noter, par ailleurs, que Freud décrit l'anorexie comme une «perversion de la volonté» et Lasègue comme «une perversion du vouloir». Voir notamment Kestemberg et al., p. 37 et Éric Bidaud, *Anorexie mentale, ascèse, mystique. Une approche psychanalytique*, Paris, Denoël, coll. L'espace analytique, 1997, pp. 23 et 34.

(13) Bettina Knapp, «Liliane Atlan sur bande», 30 avril 1983, cité dans *Liliane Atlan*, Amsterdam, Rodopi, 1988.

de génération en génération quand ils ne sont pas résolus et que des non-dits persistent¹⁴. Le corps caveau porte le souvenir, et la vie devient impossible pour une jeune fille qui, selon Caroline Éliacheff et Ginette Raimbault, s'échine à incarner «un mort dans le fantasme d'un parent pour qui le deuil n'a pas été possible»¹⁵. Liliane Atlan se révolte par l'écriture, car l'histoire - ce «passé qui ne passe pas»¹⁶ - n'est pas terminée et c'est sa propre nièce qui maintenant ne se nourrit plus. L'anorexie de *Non* est un brusque sevrage, seule réponse envisageable à une profonde mélancolie héritée de sa mère. Kristeva nous éclaire sur ce thème:

Fixé au passé, régressant au paradis ou à l'enfer d'une expérience indépassable, le mélancolique est une mémoire étrange: tout est révolu, semble-t-il dire, mais je suis fidèle à ce révolu, j'y suis cloué, il n'y a pas de révolution possible, pas d'avenir... Un passé hypertrophié, hyperbolique, occupe toutes les dimensions de la continuité psychique. (Kristeva, *SN*, 71)

Obsédée par la nourriture, *Non* l'est aussi. Elle n'y touche pas lors des repas en famille, mais achète du chocolat en cachette et «le mange, en courant pour que cela ne se voit pas, pour que cela n'existe pas» (*Les Passants*, 18). L'interdit frappe les aliments, et *Non* panique de façon irrationnelle dès qu'elle mange un peu de pain, quelques olives. Nourriture à nouveau égale souillure; il faut se défaire de la pourriture du monde charnel et maternel pour accéder à un espace sacré. La mère transmet le goût du malheur, et *Non* refuse ce bien maigre héritage. Elle se nourrit alors du récit atroce de l'extermination des Juifs dans les camps que lui rapporte son frère adoptif, *Je me créerai moi-même*. Ce témoignage ajoute encore au désespoir de *Non* qui se retrouve marquée dans sa chair au point de risquer la mort et d'y consacrer son destin.

L'autobiographie de Liliane Atlan est un texte sacré où elle se recrée à son tour. La narratrice est au départ une négation pure - *Non* - tentative

(14) À propos du traumatisme et de la mémoire, voir Laura S. Brown, «Not Outside the Range: One Feminist Perspective on Psychic Trauma,» in *Trauma: Explorations in Memory*, sous la direction de Cathy Caruth, Baltimore, John Hopkins University, 1995, pp. 107-08.

(15) Caroline Éliacheff et Ginette Raimbault, *Les Indomptables. Figures de l'anorexie*, Paris, éditions Odile Jacob, 1996 [1989], p. 9.

(16) Julia Kristeva, *Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. folio essais, p. 70. Les références qui suivent renvoient à cette édition (SN).

radicale pour transgresser une situation insoutenable. Son frère la convainc pourtant qu'il n'y a rien de mieux que la vie, et que parce que nous sommes tous «un morceau de Dieu» (31), il nous est possible de renaître sans cesse. L'anorexie est une rébellion motivée par un fantasme d'auto-engendrement (Bidaud, 38). Liliane Atlan refait surface grâce à la création en livrant un récit autobiographique où elle se plaît à enfreindre certaines règles de langage et à inventer sa propre loi. En effet, l'auteur rebaptise les personnages suivant leur fonction première et les transforme ainsi en signifiants purs: la mère, *Je me meurs*; le père, *Dieu fait mal son travail, je le remplace*; les sœurs, *Oui, OuiNon, NonNon, OuiOui*; les amants, *Petite lumière tenue secrète, Jour de Fête, Mieux que Rien, Roue de Secours*, etc. Cette allégorie polyphonique prend des allures de carnaval où les divers protagonistes se cachent autant qu'ils se révèlent derrière leur masque.

Par ce processus d'écriture, Liliane Atlan fait pénétrer son lecteur dans un monde à part, un état modifié de conscience au système de pensée aliénant. Le vocabulaire enfantin et les noms propres imagés qui font que tout «augmente en signification» sont proches d'un langage schizophrénique¹⁷. *Les Passants*, parcours initiatique où résonnent de multiples voix, est structuré en dix louanges ou portes, comme celles que compte l'expérience juive de la Kabbale. En rédigeant un texte sacré, l'auteur affirme son appartenance à une communauté bien vivante, poursuivant en cela même la tradition juive qui veut qu'on puise à la mémoire collective d'un peuple pour en revivre l'expérience¹⁸. La jeune anorexique sait qu'elle dit «non à tout non pour être folle, ni pour mourir, ni pour rester enfermée dans une révolte stérile» (*Les Passants*, 55); elle comprend qu'elle n'est pas née pour elle-même, mais pour écouter, écrire et transmettre.

(17) Au sujet du langage schizophrénique, voir Janusz Wróbel, *Language and Schizophrenia*, Amsterdam et Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, coll. linguistic and literary studies in Eastern Europe, vol. 23, 1990, p. 4. Ma traduction.

(18) Sur ce sujet, voir entre autres Allen Afterman, *Kabbalah and Consciousness*, Riverdale-on-Hudson, The Sheep Meadow Press, 1992, pp. 96-100. Voir aussi Perle Epstein, *Kabbalah: The Way of the Jewish Mystic*, New York, Samuel Weiser, 1979 [1978] et Edward Hoffman (éd.), *Opening the Inner Gates: New Paths in Kabbalah and Psychology*, Boston et Londres, Shambala, 1995.

L'anorexie de *Non* est de nature mystique, un «projet de mort à soi-même [comme] condition de l'accès au sacré, à la jouissance divine» (Bidaud, 61). La littérature devient nourriture spirituelle: ce sont les mots qui guérissent l'anorexie de l'auteur, ce malaise qu'elle désignait comme une «famine - de la chair - du cœur - de l'esprit - de l'âme» (*Les Passants*, 12). *Les Passants* est un message d'amour, pour preuve son titre qui désigne non seulement un peuple éternel «né pour autre chose» (80), mais aussi les amants de *Non* qui la réconcilient avec le bonheur. Elle rencontre ces hommes en partie dans une école où s'étudie la pensée juive. Le partage de la connaissance est essentiel pour celle qui un jour, se met à dire «oui» à la vie. L'affirmation de *Non* dépend aussi de cette réintégration sociale à un groupe dont elle partage les aspirations et qui l'éloigne de ses obsessions. En ce, elle est également aidée par son père, *Dieu fait mal son boulot, je le remplace*, et devient à son tour rédemptrice grâce aux mots. Les nourritures célestes de Liliane Atlan font revivre l'âme de tout un peuple.

Entre secret et sacré

Défection et dépression maternelles semblent être à l'origine de la privation alimentaire draconienne que s'infligent les personnages de Nouk et de Non. À défaut d'être nourries spirituellement par leur mère, ces jeunes anorexiques affichent leur inanition de façon provocante. Leur émaciation interpelle, accroche le regard, elle ne laisse pas indifférent. Leur grève de la faim est une révolte dont la violence dévastatrice les mène dangereusement aux frontières de la vie. Car c'est l'existence elle-même que ces jeunes filles remettent en question au travers de leur quête absurde d'absolu. La pureté qu'elles recherchent obstinément traduit leur démission par rapport à un monde dont elle refuse de partager les préoccupations. Sur leur corps tombeau s'inscrivent les signes de secrets de famille bien gardés et de non-dits refoulés dont elles véhiculent le souvenir.

Les mots deviennent la planche de salut de Geneviève Brisac et Liliane Atlan; qu'ils soient contenus dans les livres ou rapportés dans des récits, elles les dévorent et ils deviennent une part d'elles-mêmes. Le

régime de terreur qu'elles s'imposent est une torture qui finira par les faire parler: l'écriture vient à leur secours. L'anorexie métamorphose ces filles qui, par le sacrifice de leur corps, revendiquent le droit à une liberté d'expression et d'action. Geneviève Brisac et Liliane Atlan, terroristes de la faim, n'ont eu d'autre choix que de mettre leur existence en péril pour pouvoir accomplir leur destin. La première est une éditrice avisée d'ouvrages pour enfants et ardent défenseur d'une littérature écrite par les femmes, pas toujours appréciée à sa juste valeur. La seconde a acquis une reconnaissance incontestée d'écrivain pour ces nombreux ouvrages dédiés à la mémoire de son peuple.

L'anorexie est une pathologie ambiguë: une affirmation se pose par la négation. Elle est une provocation qui remet en question la civilisation elle-même. Beauté, ordre et propreté, les trois garants de la culture selon Freud, sont les objectifs poursuivis avec un acharnement qui va jusqu'à la caricature¹⁹. Les anorexiques cherchent-elles au travers de leur pathologie à remettre en question le fonctionnement d'une société qui ignore la revendication des femmes à participer pleinement à son épanouissement? L'écriture *faminine* met en évidence une construction de la féminité qui passe par une distorsion du corps mais aussi de l'esprit - le fonctionnement de la pensée est profondément altéré dans l'anorexie - afin d'attirer l'attention et de contraindre à la responsabilisation.

Les rites de purification et les agissements secrets de Nouk et Non sont les indices d'une volonté d'accéder à un espace sacré où elles pourraient s'exprimer librement. Mais l'anorexie est une solution boîteuse car l'univers parallèle auquel elle donne accès est extrêmement aliénant et destructeur, même si la volonté de mourir n'en est pas l'intention. L'anorexie ne peut être qu'un entre-deux passager sous peine de n'être que limbes où l'âme s'égaré. La création littéraire a permis à Geneviève Brisac et Liliane Atlan de vivre leur révolte intime au grand jour et de la partager avec l'autre. L'écriture *faminine* serait donc une philosophie à part entière, une façon d'être au monde qui passe par le corps et l'écrit.

(19) Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture*, trad. de l'allemand par Pierre Cotet, René Lainé et Johanna Stute-Cadiot, avec une préface de Jacques André, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Quadrige, 2000 (1995), pp. 35-36.